

sous les lits, lardant les matelas de coups de baïonnette. Les recherches n'aboutirent naturellement à aucun résultat. Le sergent fit un geste de désappointement et poussa un juron de colère :

— Ah ! ça, dit-il, je ne me suis pourtant pas trompé d'adrosce et de porte !...

Il tira un morceau de papier de sa poche, y jeta un coup d'œil, et grommela :

— Rue du Ponceau, no. 5... au troisième... à gauche... C'est bien ça...

Il fut interrompu par une exclamation rauque du caporal ivre :

— Sargent ! sargent ! V'là notre homme !... fit celui-ci en titubant.

— Où donc, imbécile ?

— Là... devant moi... Vous ne voyez donc pas son uniforme ?

— Vous êtes saoul ! répliqua-t-il avec un haussement d'épaules... Ça vous donne la berlue...

— Ah ! je suis saoul, sargent !... annonça-t-il... Vous allez ben voir !... Je l'y fais son affaire... Tenez ! Regardez si je l' manque !... Oh ! comme il tremble, le lâche !

Avant que son chef eût pu songer à l'en empêcher, l'ivrogne avait épaulé, armé son chassepot, et fait feu à bout portant sur un fédéré imaginaire.

La glace de l'armoire en acajou se brisa en mille morceaux avec un bruit épouvantable, à la profonde terreur des deux dames qui se rejetèrent en arrière.

Le caporal avait pris pour un communard sa propre image reflétée par le verre étamé !

— Triple animal ! marmotta le sergent avec un gros rire et sans trop s'émouvoir. Comme on est bête, tout de même, quand on est saoul !

Et s'adressant à la maîtresse de la maison :

— Ne vous effrayez pas comme ça, la petite mère ! C'est un petit malheur. Vous en serez quitte pour faire porter l'armoire chez votre "ébéniste." Comme dit le proverbe : " Qui casse les glaces... ne les paie pas ! " Maintenant, c'e-t pas tout ça ; revenons à nos moutons. Je vois que nous arrivons trop tard ! Votre mari, qui était ici ce matin, s'est esbigné... Vous allez me dire illico...

— Mon mari ? balbutia la malheureuse femme, plus morte que vive.

— Oui votre mari. Vous n'allez pas me faire croire que vous êtes veuve : ce serait une mauvaise plaisanterie. Et l'on ne plaisante pas avec l'armée française.

En ce moment, des cris perçants se faisaient entendre dans le vestibule de la maison, puis dans la rue.

— Tenez ! En voici la preuve ! continua le sergent d'un accent étrange.

— Grâce !... grâce !... Au nom du ciel ! criant une voix de femme... Au nom de mes enfants ! Non ! Vous ne me tuerez pas ! c'est horrible... Ah !... à moi !... au secours !... au secours !. Mes bons messieurs... ne me tuez pas ! ne me tuez pas !... Je ne veux pas mourir !

— Tairas tu ta gueule, sacrée garce ?... hurla une grosse voix.

Et puis une multiple détonation retentit... Le silence se fit dans la rue du Ponceau.

— Ça y est ! dit sèchement le sous-officier.

La concierge, collée au mur, venait de tomber foudroyée ! Les deux locataires, livides et muettes, ne respiraient plus, tremblaient de tous leurs membres.

— Or donc, la petite mère, continua le militaire en mordillant sa moustache, vous allez me dire gentiment... bien gentiment... où est votre mari. Oh ! ne vous montez pas la tête ; on ne lui fera pas de mal, au contraire. Il n'y a pas d'erreur : vous êtes bien la femme du nommé Monblant... soi-disant colonel dans l'armée des brigands...

— C'est vrai, répondit elle avec fermeté, je suis Mme Monblant... mais...

— Suffit. Hé bien, madame Monblant, mon commandant désire causer un p'tit instant avec votre mari... Il était ici aujourd'hui... Oh ! ne niez pas... Je le sais de bonne source.

— Oui, mais vous avez pu vous assurer qu'il n'y est plus...

— Il est toujours bien quelque part... Vous savez où il a été se réfugier en vous quittant...

— Je l'ignore, monsieur...

— Bah ! Vous ne me ferez jamais avaler celle là. Vous feriez mieux d'être franche... C'est dans son intérêt, d'ailleurs. Mon commandant me l'a recommandé d'une manière toute spéciale.

— Voyons, monsieur, dit Mme Monblant d'une voix émue et indignée. Alors même que j'connaitrais la retraite actuelle du colonel Monblant, — et je vous répète que je ne la connais pas, — peut-on exiger d'une femme qu'elle livre son mari ?... Vous êtes un soldat, un Français, vous devez avoir du cœur... Soyez juste et généreux, sergent. Voyez ma pauvre enfant qui pleure. Vous avez peut-être une sœur de son âge ; dans tous les cas vous avez une mère...

— Bah ! bah ! interrompit le soldat, qui craignait de s'attendrir, je n'ai que ma consigne. Et mon commandant m'a donné l'ordre...

— C'est doux un tigre, votre commandant ! Eh ! bien, arrêtez-moi, si vous avez le courage de m'arracher des bras de ma fille... Mais je ne puis vous dire ce que j'ignore !...

— Arrêtez moi plutôt, moi qui suis jeune et forte ! s'écria Mathilde Monblant...

Le sergent se ferra le front... Une idée diabolique venait de surgir dans son esprit.

— Ainsi, reprit-il avec un sourire, vous ne voulez pas me dire où est votre mari ?... C'est bien entendu ?

— Je ne le puis pas, monsieur ! répondit elle en sanglotant... Je ne le puis pas ! Je ne le puis pas !

— Très bien ! Je n'insiste plus.

— Oh ! merci ! mille fois merci ! Vous êtes un brave cœur !

— Minute ! ne me remerciez pas tant que ça. Je n'insiste plus... mais...

— Mais quoi ? balbutia t-elle en frémissant, et comme saisie d'un sinistre pressentiment...

— Mais comme il m'est défendu de revenir bredouille, et qu'il faut absolument que j'emène quelqu'un... je vais emmener votre fille !...

Un cri d'angoisse et de désespoir s'échappa de la poitrine de Mme Monblant.

— Vous ne ferez pas cela, sergent ! Ce serait infâme !... Non, n'est-ce pas ? Vous avez voulu m'effrayer ?

— C'est l'ordre du commandant ! la consigne avant tout.

— Ce n'est pas possible... On n'a pu donner l'ordre d'arrêter une fille à la place de son père.